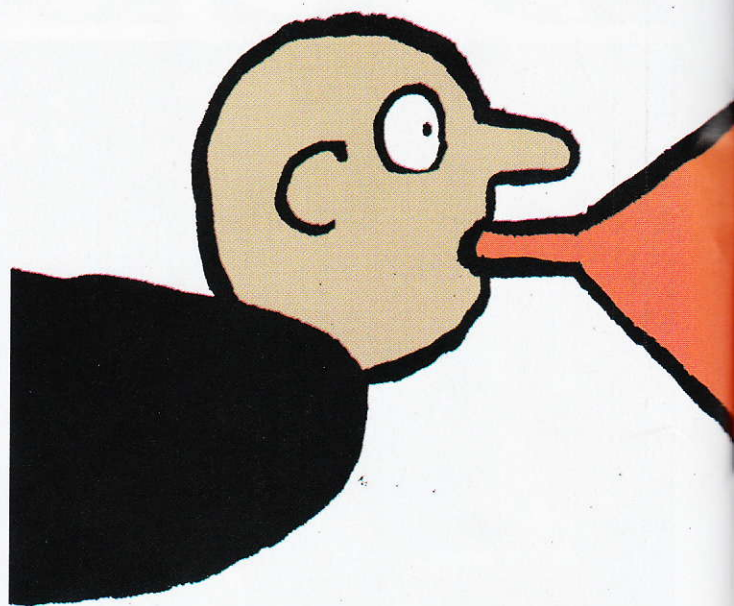


Il existe des rayons bio dans tous les hypermarchés, mais nous parlons une langue traitée à mort. Dans son livre « De quel amour blessée » (1), le poète et essayiste Alain Borer institue la notion de « réchauffement linguistique »... C'est cela : nous cherchons à préserver notre eau, notre air, notre sol, nous voulons conserver notre modèle social, notre système de santé, le peu d'industrie qu'il nous reste, nous ravalons les façades d'immeubles, nous protégeons notre patrimoine, mais celui qui s'avise de défendre le français passe pour un barbon, un vieux ronchon hors course – et de droite, par-dessus le marché. C'est automatique. Au mieux, il passe pour un poseur, un fayot, un *intello*. Et pourtant, le français, ce que nous avons de plus précieux, se porte mal. Sa maladie est interne, elle est externe – dans les deux cas volontaire, provoquée, et même revendiquée. Et c'est le plus tragique. L'Etat nous y invite le plus souvent, et c'est le plus absurde.

Méthodiquement, nous appauvrissons notre vocabulaire. Nous avons deux mots, nous n'en avons plus qu'un : nous avons *homonyme* (= de même nom) et *éponyme* (= qui donne son nom), nous n'avons plus qu'*éponyme*, qui paraît plus chic ; nous *tirons les conséquences*, au lieu des *conclusions*, nous laissons proliférer les pléonasmes (*préparer à l'avance, risque potentiel*), nous répétons à la fois (*il est à la fois beau, et à la fois riche*) parce que nous ne réfléchissons plus à ce que nous disons ; nous pervertissons la syntaxe, toujours dans le sens de l'appauvrissement : *abuser une femme* veut dire la flouer, *abuser d'une femme* veut dire la violer, et nous ne disons plus qu'*abuser une femme* (la violer). Ajoutons que cela fait suite à la quasi-suppression du verbe *violier*, lui-même proscrit, parce que trop précis – et nous avons appris à haïr la précision (on n'apprend plus à écrire en *cursive*, à l'école, mais en *attaché*). L'anglais y aide : nous avons *déroulement, emploi du temps, délai, moment, synchronisation, minutage*, nous n'avons plus qu'un seul mot, *timing*, qui les dit tous, donc aucun. Méthodiquement, nous distordons le lien entre écriture et prononciation, puisque nous accueillons les mots anglais sans les franciser dans leur orthographe et en les prononçant à l'anglaise, *aiëPhone*, même s'ils sont français d'origine (entendu l'autre jour : « *Il est pauvre comme djob*. »). Nous cherchons à tout prix à intégrer les immigrés, mais leurs mots, eux, peuvent rester fichés dans le français sans qu'on en souffre le moins du monde. Nous faisons du communautarisme linguistique. Méthodiquement, nous raccourcissons les mots de plus de deux syllabes à coups d'apocopes qui laissent entendre que la rapidité vaut mieux que tout : le *docu*, le *bénéf*, l'*ordi*, l'*homo*, l'*info*, à tout' ou encore le *réac*... Ne sommes-nous pas passés, ici même, du « *Nouvel Observateur* » à « *l'Obs* » ? Nostra culpa. Le raccourcissement, multiplié par l'appauvrissement du vocabulaire, donne des résultats atroces, des images figées, des stéréotypes, comme dans le « langage SMS » : *mdr* (mort de rire), *asv* (âge sexe ville)... Méthodiquement, nous décourageons toute la créativité lexicale, ricanons des mots nouveaux (*courriel, bogue*), non parce qu'ils sont recommandés par les autorités, mais uniquement parce qu'ils sont d'apparence française : nous voulons faire perdre toute tonicité à notre langue, parce que c'est la nôtre. Et si nous l'encourageons, comme dans la féminisation des noms de titres et fonctions, c'est pour mieux oublier qu'il existait en français une classe de mots dits *épiciens* (des deux genres), comme *un* ou *une* enfant, *un* ou *une* secrétaire, *un* ou *une* cinéaste, et qu'il suffisait de l'élargir à *professeur, auteur, chef*, sans aller jusqu'aux barbarismes que sont *professeure, auteure, cheffe*... L'impayable féministe Geneviève Fraisse n'aurait-elle pas parlé des « *sans-papiers* » d'Amsterdam ?



Jean Jullien

Que le niveau d'orthographe des élèves ait baissé, plus personne ne le conteste (c'est vrai des élèves, c'est vrai des professeurs). Mais la nouveauté est que la faute ne touche plus la seule orthographe d'usage : les pratiques ont toujours un peu flotté sur ces questions, sans qu'on ait à s'en offusquer : combien d'*r* à *embarrasser* ? quel est le genre du mot *écritore* ? Le français est aussi un jeu de société très prisé, et parfois difficile ; non, la faute nouvelle concerne la nature grammaticale des mots, la différence qu'on établit entre un verbe et une préposition, entre un adjectif et un article : *je mais mon manteau, je m'est mon manteau*... Cette confusion est infiniment plus grave, plus profonde, justement parce qu'il s'agit d'une confusion, non d'une erreur. Que la nature des mots ne soit plus fixée, que la construction des verbes soit laissée au hasard, l'emploi des temps anarchique, et c'est toute la logique grammaticale qui s'effondre comme un pan de falaise. Que l'oral et l'écrit divorcent (une part de *bri*, une règle de *gramaire*, deux *heuros*), et c'est un autre pan qui s'écroule. Que des hommes politiques (le « *care* » de Martine Aubry !) ne parlent bien qu'une seule langue, la langue de bois, et c'est encore un pan de moins. Que les organismes publics matraquent des fautes cent fois par jour, et c'est la noyade. La SNCF s'excuse « *pour la gêne occasionnée* », sans complément d'agent (*occasionnée par*), et vous recommande :